

portrait d'un ami

La ville que notre ami aimait est restée la même : il y a quelques changements, mais peu importants ; on a mis des autobus à trolley, on a fait quelques passages souterrains. Il n'y a pas de nouveaux cinémas. Les vieux cinémas sont toujours là, avec les mêmes noms, qui réveillent en nous, en les redisant, notre enfance et notre jeunesse. Nous, à présent, nous habitons ailleurs, dans une autre ville, plus grande et très différente ; et si nous nous rencontrons et que nous parlions de notre ville, nous en parlons sans regrets de l'avoir quittée ; nous disons que maintenant, nous ne pourrions plus y vivre. Mais, lorsque nous y revenons, il nous suffit de traverser le hall de la gare et de marcher dans le brouillard des rues pour nous sentir vraiment chez nous ; et la tristesse que nous inspire la ville, chaque fois que nous y revenons, c'est de nous sentir chez nous, et, en même temps, de sentir que nous, chez nous, n'avons plus de raisons d'y rester ; car ici, chez nous, dans cette ville où s'est passée notre jeunesse, il ne nous reste désormais presque rien de vivant, et nous ne sommes accueillis que par une foule de souvenirs et de fantômes.

Du reste, notre ville est, par nature, triste. Les matins d'hiver, elle dégage une odeur qui lui est particulière, de gare et de suie, répandue dans tous les chemins et dans toutes les rues. En arrivant le matin, nous la trouvons grise de brume et enveloppée dans son odeur. Parfois, à travers le brouillard, filtre un pâle soleil, qui teinte de rose et de mauve les tas de neige, les branches dépouillées

des arbres. La neige, dans les rues et dans les allées, a été balayée et ramassée en petits monticules, mais les jardins publics sont encore ensevelis sous une épaisse couche intacte et douillette, haute d'un doigt sur les bancs abandonnés et sur les margelles des fontaines. L'horloge de l'allée cavalière est arrêtée, depuis des temps immémoriaux, à onze heures moins un quart. Au-delà du fleuve s'élève la colline, elle aussi blanche de neige, mais tachetée çà et là de broussailles rougeâtres ; et le sommet de la colline est couronné par une construction de couleur orange et de forme circulaire, qui a été le siège de l'École des jeunes fascistes. S'il y a un peu de soleil, et que la coupole de verre du Salon de l'Automobile resplendit, et que le fleuve, avec un miroitement vert, coule sous les grands ponts de pierre, alors la ville peut même, pour un instant, paraître riante et hospitalière ; mais c'est une impression fugitive. La nature essentielle de la ville est la tristesse ; le fleuve, en se perdant dans le lointain, s'évapore à l'horizon en un brouillard violacé, qui fait penser au crépuscule même s'il est midi, et partout l'on respire cette même odeur sombre et laborieuse de suie, et l'on entend les sifflets des trains. Notre ville ressemble, nous nous en apercevons maintenant, à l'ami que nous avons perdu et auquel elle était chère. Elle est, comme lui, laborieuse, renfrognée dans son activité fébrile et têtue, et en même temps elle est nonchalante et encline à l'oisiveté et au rêve. Dans cette ville qui lui ressemble, nous sentons revivre notre ami partout où nous allons ; à chaque coin de rue et à chaque tournant, il nous semble que puisse soudainement surgir sa haute silhouette, avec son manteau sombre à martingale, son visage enfoui dans le col, son chapeau rabattu sur les yeux. Notre ami arpentait la ville de sa longue foulée, têtue et solitaire ; il se terrait dans les cafés les plus écartés et enfumés, se défaisait rapidement de son manteau et de son chapeau, mais gardait, jeté autour du cou, son vilain cache-nez clair ; il enroulait autour de ses doigts les longues mèches de ses cheveux châains, puis se décoiffait à l'improviste d'un geste brusque. Il remplissait

des pages et des pages de son écriture large et rapide, raturant avec emportement ; et il célébrait, dans ses vers, la ville :

*C'est le jour où montent les brouillards du fleuve.
 Dans la belle ville, entre prés et collines,
 Et s'estompent comme un souvenir.*

Ses vers sonnent à nos oreilles, lorsque nous revenons à la ville, ou lorsque nous y pensons ; et nous ne savons même plus si ce sont de beaux vers, tant ils font partie de nous, tant ils reflètent pour nous l'image de notre jeunesse, des jours désormais si lointains où nous les écoutâmes pour la première fois, par la voix vivante de notre ami, et que nous découvriâmes, avec un profond étonnement, que même avec notre ville grise, lourde et prosaïque, on pouvait faire de la poésie.

Notre ami vivait dans la ville comme un adolescent, et il vécut ainsi jusqu'à la fin. Ses journées étaient, comme celles des adolescents, très longues, remplies d'heures. Il savait, dans ce laps de temps, trouver des moments pour étudier et pour écrire, pour gagner sa vie et pour paresser sur les chemins qu'il aimait ; et nous qui hésitions, pris entre la paresse et l'activité, nous perdions des heures à décider si nous étions paresseux ou actifs. Pendant de longues années il ne voulut pas se soumettre à un horaire de bureau, accepter une profession définie ; mais, lorsqu'il consentit à s'asseoir à la table d'un bureau, il devint un employé méticuleux et un travailleur acharné, tout en se gardant une ample marge d'oisiveté ; il prenait ses repas à toute allure, mangeait peu et ne dormait jamais.

Il était, parfois, très triste ; mais nous avons cru, pendant longtemps, qu'il guérirait de cette tristesse, lorsqu'il se serait décidé à devenir un adulte ; parce que sa tristesse nous semblait celle d'un enfant, la mélancolie voluptueuse et rêveuse d'un enfant, qui n'a pas encore touché terre et qui se meut dans le

monde aride et solitaire des songes. Parfois, le soir, il venait nous voir : il s'asseyait, pâle, son écharpe autour du cou, en tortillant ses cheveux, ou en froissant une feuille de papier : il ne prononçait pas un mot de toute la soirée ; il ne répondait à aucune de nos questions. Enfin, d'un bond, il empoignait son manteau et s'en allait. Humiliés, nous nous demandions si notre compagnie l'avait déçu, s'il avait cherché auprès de nous un réconfort et ne l'avait pas trouvé, ou au contraire s'il s'était tout simplement proposé de passer une soirée silencieuse sous une lampe qui ne fût pas la sienne.

Parler avec lui, d'autre part, n'était jamais facile, même lorsqu'il était de bonne humeur ; mais un entretien avec lui, même fait de peu de mots, pouvait être plus tonique et stimulant qu'avec quiconque. En sa compagnie, nous devenions bien plus intelligents, nous nous sentions poussés à mettre dans les mots ce que nous avions en nous de meilleur et de plus sérieux, nous rejetions les lieux communs, les idées imprécises, les paroles confuses.

Près de lui, nous nous sentions souvent humiliés, parce que nous ne savions pas, comme lui, être réservés, ni modestes comme lui, ni, comme lui, généreux et désintéressés. Il nous traitait, nous ses amis, avec brusquerie, et ne nous pardonnait aucun de nos défauts ; mais, si nous étions malheureux ou malades, il se montrait soudain attentif comme une mère. En principe, il se refusait à connaître des gens nouveaux ; mais il arrivait que, tout à coup, avec une personne inattendue et inconnue, une personne même vaguement méprisante, il se montrât expansif et affectueux, prodigue de rendez-vous et de projets. Si nous lui faisions observer que cette personne était, à bien des égards, antipathique et méprisante, il disait qu'il le savait parfaitement ; et parce qu'il aimait toujours tout savoir, il ne nous accordait jamais la satisfaction de lui apprendre quelque chose ; mais pour quel motif il se comportait si familièrement avec cette personne, et au

contraire n'accordait pas son amitié à d'autres qui le méritaient davantage, il ne l'expliquait pas, et nous ne l'avons jamais su.

Il s'intéressait parfois à des personnes qui lui semblaient faire partie du monde élégant, et il les fréquentait ; il pensait peut-être s'en servir pour ses romans ; mais il se trompait dans son jugement sur le raffinement social ou le comportement, et il prenait pour du cristal des fonds de bouteilles ; et en cela il était très naïf, mais en cela seulement. Il se trompait sur le raffinement du comportement ; mais quant au raffinement du cœur et de l'esprit, il n'a jamais été dupe.

Il avait une façon avare et cauteleuse de donner la main pour dire bonjour, quelques doigts concédés et repris ; une manière circonspecte et parcimonieuse de prendre du tabac dans sa blague et de bourrer sa pipe ; et il avait une manière brusque et soudaine de nous donner de l'argent, s'il savait que nous en avions besoin, une manière si brusque et si soudaine que nous en restions pantois ; il disait qu'il était avare de l'argent qu'il possédait et qu'il souffrait de s'en séparer ; mais que, dès qu'il s'en était séparé, il s'en fichait. Si nous étions éloignés de lui, il ne nous écrivait pas, ni ne répondait à nos lettres ; ou bien il répondait en peu de phrases tranchantes et glacées ; parce que, disait-il, il ne savait pas aimer ses amis lorsqu'ils étaient loin ; il ne voulait pas souffrir de leur absence, et dans son esprit il les réduisait immédiatement en cendres.

Il n'eut jamais ni femme, ni enfants, ni maison à lui. Il habitait chez une sœur mariée, qui l'aimait bien et qu'il aimait bien lui aussi ; mais en famille il gardait son brusque comportement habituel, il se conduisait comme un enfant ou comme un étranger. Il venait parfois chez nous, et, le sourcil froncé et débonnaire, scrutait les enfants que nous avions eus, les familles que nous nous construisions : il pensait, lui aussi, à avoir une famille, mais il y pensait de telle sorte que l'idée devenait, avec les années, toujours plus compliquée et tortueuse ; tellement tortueuse,

qu'il ne pouvait en germer aucune conclusion simple. Il s'était créé, au cours des années, un système de pensées et de principes si embrouillé et inexorable que la réalisation de la réalité la plus simple lui était interdite : et plus cette simple réalité devenait interdite et impossible, plus le désir de la conquérir devenait profond en lui, s'embrouillant et se ramifiant comme une ténébreuse et étouffante végétation. Il était si triste parfois, que nous aurions voulu pouvoir lui venir en aide : mais il ne nous a jamais permis une parole de pitié, un geste de consolation : et il nous est même arrivé, imitant sa manière d'être, de repousser sa pitié dans une heure de découragement. Il ne fut pas pour nous un maître, tout en nous ayant appris tant de choses, parce que nous voyions combien étaient absurdes les complications de sa pensée, dans lesquelles il emprisonnait son âme simple ; et nous aurions voulu, nous aussi, lui apprendre quelque chose, lui apprendre à vivre d'une manière plus élémentaire et respirable : mais nous n'avons jamais réussi à lui enseigner quoi que ce soit, parce que, lorsque nous tentions de lui exposer notre point de vue, il nous disait, levant la main, qu'il savait déjà tout cela.

Il avait, les derniers temps, un visage creusé et raviné, ravagé par ses torturantes pensées : mais, jusqu'à la fin, il garda, dans son allure, la grâce d'un adolescent. Dans les dernières années, il devint un écrivain célèbre ; mais cela ne changea en rien ses habitudes revêches, ni la modestie de son attitude, ni l'humilité, consciencieuse jusqu'au scrupule, de son labeur quotidien. Quand nous lui demandions s'il était content d'être célèbre, il répondait, avec un ricanement orgueilleux, qu'il s'y attendait depuis toujours ; car il avait, parfois, un ricanement sardonique et orgueilleux, puéril et malveillant, qui brillait comme un éclair, puis disparaissait. Mais le fait de s'y attendre depuis toujours signifiait que le but atteint ne lui procurait plus aucune joie : il était incapable de jouir des choses et de les aimer, dès qu'il les avait. Il disait qu'il connaissait désormais son art si à fond qu'il

ne lui offrait plus aucun secret : et ne lui offrant plus de secrets, cela ne l'intéressait plus. Nous-mêmes, ses amis, nous disait-il, nous n'avions plus de secrets pour lui, et nous l'ennuyions terriblement ; et nous, très vexés de l'ennuyer, nous ne parvenions pas à lui dire que nous voyions bien où était son erreur ; c'était de ne pas vouloir se plier à aimer le cours quotidien de l'existence, qui se déroule uniformément, et sans mystère apparent. Il lui aurait fallu conquérir la réalité quotidienne : mais pour lui, elle était interdite et insaisissable, pour lui qui en avait à la fois le désir et l'horreur ; de sorte qu'il ne pouvait que la regarder, comme dans un lointain sans bornes.

Il est mort pendant l'été. Notre ville, pendant l'été, est déserte, et paraît très grande, claire et sonore comme une place ; le ciel est limpide mais non lumineux, d'une pâleur lactée ; le fleuve se déroule, plat comme une route, sans dégager d'humidité ni de fraîcheur. Des nuages de poussière s'élèvent des allées ; venant du fleuve, de grosses carrioles passent, chargées de sable ; le pavé du cours est tout enduit de gravillons, qui cuisent dans le goudron. Dehors, sous les parasols à franges, les tables des cafés sont abandonnées et brûlantes.

Aucun de nous n'était là. Il choisit, pour mourir, un jour quelconque de ce mois d'août torride ; et il choisit la chambre d'un hôtel près de la gare : voulant mourir, dans cette ville qui lui appartenait, comme un étranger. Il avait imaginé sa mort dans un de ses poèmes écrit bien des années auparavant :

*On n'aura pas besoin de quitter le lit. Seule l'aube entrera dans
la chambre vide.*

La fenêtre suffira à revêtir chaque chose

D'une clarté tranquille, presque une lueur,

Qui posera une ombre décharnée sur la face renversée :

Les souvenirs seront des grumeaux d'ombre,

Enfouis comme des braises refroidies dans le foyer.

*La mémoire sera la grande flamme
Qui, hier encore, dévorait les yeux éteints.*

Nous allâmes, peu de temps après sa mort, dans la colline. Il y avait des auberges sur la route, avec des tonnelles couvertes de raisin mûrissant, des jeux de boules, des amoncellements de bicyclettes ; il y avait des fermes avec des bottes d'épis de maïs, et l'herbe fauchée étendue à sécher sur des sacs : le paysage, en bordure de la ville et à la limite de l'automne, qu'il aimait. Nous regardâmes, sur les rives couvertes d'herbe et sur les champs labourés, monter la nuit de septembre. Nous étions tous des amis intimes, et nous nous connaissions depuis des années ; nous avons toujours travaillé et pensé ensemble. Comme il arrive lorsque l'on s'aime bien, et que l'on a été atteint par un malheur, nous cherchions alors à nous aimer encore plus, et à nous protéger réciproquement, parce que nous sentions que lui, à sa manière mystérieuse, avait toujours pris soin de nous, et nous avait toujours protégés. Il était plus que jamais présent sur cette lisière de la colline.

*Chaque regard retrouvé garde un goût
D'herbe et de choses imprégnées de soleil,
Au soir sur la plage. Garde une haleine de mer.
Cette ombre vague, de craintes et de frissons anciens,
Est comme une mer nocturne, que le ciel effleure,
Et qui, chaque soir, revient. Les voix mortes
Ressemblent à l'écume de cette mer.*